



## LA LECTURE DE PASSA PORTA - 2009

### Les fruits oubliés des migrations

Tous les samedis et dimanches, partout en Europe, des gens de divers horizons se rassemblent pour soutenir leurs équipes. Ils affluent en masse dans des arènes, arborant les maillots de leurs héros, avides de crier et hurler pendant près de deux heures. Que chantent-ils en proie à la joie et à l'extase ? Quel slogan les unit tous, qu'ils soient confortablement assis dans le stade d'Anderlecht ou qu'ils battent la semelle à Liège ? Olé ! Répété en rythme en une cascade bien connue : olé... olé olé olé. La plupart des supporters établissent probablement un lien entre ce slogan et l'Espagne. Peut-être l'associent-ils aux toreros et à Don Juan. Mais combien de ces supporters qui se mettent en transe en scandant leurs implacables olés savent-ils qu'ils répètent en fait le mot arabe qui signifie Dieu ? Maintes et maintes fois, tous les samedis et dimanches, les stades de football d'Europe résonnent aux cris de « Allah ».

En période de crise, la rhétorique du conflit se répand. La « guerre contre la terreur » qui sévit et qui est alimentée par des justifications délibérément vagues, s'est métastasée en une confrontation de canons, de cultures et de civilisations. Nous courons au désastre, nous devons serrer les rangs et défendre nos valeurs et traditions. L'étranger est une force antagoniste qu'il faut repousser. C'est pourquoi on nous demande, et plus souvent nous somme, de définir notre identité, de prendre conscience de notre propre héritage, de défendre nos propres valeurs.

Mais qu'en est-il si nous ne nous définissons pas par une culture homogène, du terroir, parce que rien de tel n'a jamais existé ? Qu'en est-il si notre identité n'est qu'un instantané d'un processus dynamique dans lequel nous sommes pris, souvent sans le savoir ? Qu'en est-il si ce que nous considérons comme étranger n'est que le résultat d'une différence momentanée, une manifestation éphémère de l'histoire ? Qu'en est-il si ceux qui prétendent défendre l'essence d'une nation, une certaine tradition, une certaine religion, se battent contre des moulins alors que la réalité de la dynamique culturelle est dans le vent ? A quoi bon si les valeurs et les réalisations culturelles de ce qu'on appelle l'Occident sont le résultat de prises de conscience et de rébellions rendues possibles par ce que nous considérons aujourd'hui comme des sources non européennes, par les mouvements et les migrations ? Qu'en est-il si le cœur des valeurs occidentales, les technologies et les manifestations culturelles ont véritablement été formés par des confluences, par des échanges intensifs entre l'islam, le christianisme, le judaïsme, par une vibrante culture du débat parmi les érudits de Grenade, Bagdad, Palerme, Damas, Bologne, Paris, Venise et du Caire ? Qu'en est-il si tout ce que nous considérons comme canonique et classique résulte d'une hybridité que nous avons oubliée ? Ou que nous avons été persuadés, encouragés, conditionnés à oublier ?

+ + +

Les plus grands fleuves ont des noms qui induisent en erreur. Les canons de la géographie affirment que la source la plus éloignée de l'embouchure est le point d'origine du fleuve, et tout le cours d'eau ne porte qu'un seul nom. Mais aucun grand fleuve n'atteindrait l'océan sans être alimenté par des affluents : les rivières, les torrents et les ruisseaux qui se jettent dans ses eaux, en amenant plus d'eau, plus d'alluvions, de minéraux ou de poissons que la source. Au cours du temps, le grand fleuve a atteint l'océan, la source n'est plus qu'un vague souvenir ; le cours d'eau s'est défini par une série d'affluents en cours de route. Mais le nom officiel du fleuve dissimule la vérité de sa composition ; alors que le nom officiel entre dans la légende et le lexique, ses affluents ancestraux deviennent invisibles. Pour connaître la véritable identité du fleuve, nous devons repérer avec précision les affluents, examiner la dynamique d'apports et d'innovations qui a été à l'œuvre dans le mélange des eaux.

Notre histoire, régulée par les concepts de singularité et d'origine pure, est une invention de cartographe au même titre que le grand fleuve. En en brossant un certain tableau pour représenter la forme et l'essence de la culture, elle nous présente erronément un instantané du fleuve comme étant tout son cours. A une époque où les réalisations culturelles sont suffisamment établies dans la conscience publique pour être enseignées à l'école, l'agitation de leur évolution a été oubliée. Les affluents de chaque culture sont cachés et des mythes fondateurs qui homogénéisent les remplacent. Aveugles aux divers passés qui ont produit notre présent, nous chaussons les lunettes sombres de l'amnésie et voyons un passé unique. La stabilité éternelle de notre culture garantit la sécurité de notre identité. C'est la raison pour laquelle nous devons préserver la pureté de notre culture contre la contamination par l'Autre. Par le biais d'un raisonnement circulaire dans lequel l'argument politique contemporain établit son propre fondement, ce Passé singulier est considéré comme le témoin de l'unicité et de la supériorité d'une culture ou d'une nation particulière. Bien que la mondialisation soit souvent décrite comme une célébration de la diversité, les élites dominantes de chaque tribu continuent de définir les cultures en les opposant les unes aux autres. Après tout, l'hybridité menace la stabilité de la société et l'Etat et pervertit la parole d'évangile selon laquelle il y a « un peuple, une nation, une culture ».

+ + +

L'exilé, le migrant, constitue une autre menace, ou un bien malgré les apparences. Prenez Pierre Alphonse. Né Juif à Al Andalous en 1066, il reçut l'éducation habituelle d'un membre de l'élite cultivée islamo-juive. A l'âge de quarante ans, il fut baptisé au cours d'une cérémonie publique présidée par son protecteur, le Roi Alphonse d'Aragon. Cet acte semble l'avoir coupé de sa famille et de sa communauté. Il quitta sa patrie espagnole pour voyager vers le Nord, se rendant d'abord en Normandie et ensuite en Angleterre. Là, il dut se sentir comme un borgne au royaume des aveugles. L'éducation qu'il avait reçue à la maison lui conférait un grand avantage dans une société qui était, tant dans le domaine scientifique que littéraire, résolument primitive. Pierre sut profiter de la situation. Il devint médecin à la cour de Henry 1er et son principal homme de confiance résident. Grâce à ses publications sur divers sujets savants, il acquit bientôt une notoriété littéraire. Ses livres étaient très lus en Angleterre et traduits à travers l'Europe chrétienne ; ils étaient les « best-sellers » de l'époque. Ses écrits sont oubliés, à l'exception d'un seul ouvrage de fiction, publié en 1115. C'était une anthologie de 34 histoires intitulée *Disciplina Clericalis* (Discipline du Clergé), traduite de l'arabe en latin : une petite sélection représentative d'une vaste collection d'histoires dont il était héritier,

mais suffisamment impressionnante pour stimuler des générations de lecteurs et d'auditeurs dans l'Europe chrétienne. Car c'était le premier recueil d'histoires de littérature latine du Moyen Age.

Ces histoires provenaient d'un océan de fables, de paraboles, d'allégories et d'aventures. La plus célèbre de toutes est l'histoire arabe intitulée *Alf Laila wa Laila*, les Mille et une nuits. Mais il y a des précédents : le *Vetala-pancavimsati* en sanskrit, les « Vingt-cinq contes du vampire », le *Katha-sarit-sagar*, l'« Océan des fleuves d'histoires », et surtout le *Panchatantra* en sanskrit, qui a voyagé vers l'Ouest sous diverses formes camouflées, comme ses versions perse et arabe sous l'intitulé *Dastan Kalilah wa Dimnah*. Cette traduction du 8ème siècle faite à Bagdad fut ensuite transposée en syriaque, grec, hébreu et latin, et finalement – grâce aux efforts de Pierre – importée dans les répertoires narratifs gallois et français. La Fontaine lui a rendu un hommage explicite dans l'introduction du second volume de ses *Fables* (1678).

Les histoires de Pierre regorgeaient de grandes légendes et de curiosités, d'exagérations audacieuses et de commandements domestiques, de personnages de la vie quotidienne des châteaux, des chaumières et des champs, ainsi que d'alchimistes et de sorciers évoluant au-delà des frontières du réel. Mais Pierre Alphonse a dû se demander comment il pouvait rassembler toutes ces histoires. La solution était pratiquement à portée de main. Il avait grandi dans la tradition de l'histoire à tiroirs, où une histoire était imbriquée dans une autre, chaque tiroir s'ouvrant pour en révéler un autre, plus petit et plus subtil. Tous les recueils d'histoires mentionnés ci-dessus fonctionnent selon ce principe. C'est également la manière dont Pierre Alphonse entremêle ses histoires avec une conversation entre un père et son fils qui sert de cadre. C'est la manière dont les histoires sont introduites dans le *Panchatantra* – on demande à un sage nommé Vishnu Sharman de conseiller cinq jeunes princes, de leur faire connaître les manières du monde et la façon de survivre dans cet environnement difficile. C'est exactement de cette manière que les tout premiers auteurs de fiction d'Europe occidentale organisèrent leur matériel imaginaire : le *Decameron* de Boccace, les *Contes de Canterbury* de Chaucer, les deux ouvrages en prose les plus importants de la Renaissance, sont la source d'un vaste océan littéraire. Rien de tel n'a existé auparavant dans la littérature latine. Les textes chrétiens constituaient à peu près tout ce qui était donné à lire ou à étudier... pendant très longtemps. Mais l'arabe a apporté des trésors qui n'avaient pas grand-chose à voir avec la religion... ». Tous les aspects centraux de ces deux œuvres qui ont fait date sont familiers pour un voyageur littéraire : l'histoire dans une histoire dans une histoire ; l'idée d'un jeu dont l'objet est de raconter des histoires que ce soit pour passer le temps, comme dans le cas de Chaucer, ou pour survivre à une menace mortelle, dans celui de Boccace. En tant que narrateurs, les pèlerins séjournant à Canterbury et la jeunesse dorée florentine sont des descendants de Vishnu Sharman et Shéhérazade.

Mais les profondes ressemblances ne se limitent pas à la structure. Les histoires elles-mêmes sont de nouvelles versions d'un héritage narratif qui remonte à l'Inde ancienne. Boccace rédige comme un DJ qui re-mixe des chansons intemporelles : le deuxième conte du deuxième jour, la perte et la récupération de la propriété de Rinaldo provient du *Panchatantra* qui est toujours adoré en Inde aujourd'hui. Le cinquième conte du troisième jour à propos d'un jeune homme entiché d'une femme mariée, qui offre à son mari son magnifique cheval en échange de quelques mots avec elle, provient du *Hitopadesha* (en sanskrit : « L'introduction au bien-être »), qui est l'équivalent du *Panchatantra* traduit en arabe et en persan, d'où il fut incorporé dans un recueil intitulé *Les fables de Sinbad*, largement diffusé en latin à l'époque du maître florentin. Le neuvième conte du troisième jour, qui raconte l'amour contrarié entre Gillette et Bertrand, est

basé sur l'une des plus grandes pièces en sanskrit, La reconnaissance de Shakuntala, de Kalidasa, disponible à l'époque dans une version française du 11ème siècle. Le quatrième jour, Boccace rompt le modèle et offre une justification de son travail en racontant lui-même une histoire à propos de l'ermite Filippo Balducci et de son fils. A l'âge de dix-huit ans, le fils quitte la retraite et se rend en ville où il est fasciné par les femmes. Cette histoire trouve son origine dans une légende contenue dans l'épopée indienne Ramayana, où le garçon s'appelle Rishyashringa, ce qui signifie « le jeune sage à la corne unique ». Incidemment, c'est l'origine du thème de « La Vierge à la licorne », bien connue dans la légende et l'iconographie chrétiennes ; il nourrit également l'allégorie philosophique andalouse d'Ibn Tufayl, Hayy Ibn Yaqzan (« Vivant, fils d'un vigilant »).

Le premier conte du cinquième jour nous ramène dans le temps à la tradition bouddhiste. On trouve l'histoire des deux jeunes cypriotes, qui font face à l'adversité pour conquérir leurs futures épouses dans Barlaam et Josaphat, une christianisation grecque de la vie du Bouddha et des histoires de ses naissances antérieures. Le traducteur n'était autre que Saint Jean de Damas, figure dominante de christianisme Umayyad. Ces histoires avaient un tel rayonnement et une telle popularité – elles étaient aussi courantes en version arabe, Bilawar et Buddhasaf – que Josaphat (qui est une déformation attestée de Bodhisattva) – fut « canonisé au 14ème siècle, et vénéré comme un saint par l'Eglise catholique », tout comme Barlaam. Il est plaisant de penser qu'une prière catholique adressée à Saint Josaphat le jour de sa fête le 27 novembre invoque également la grâce de Bouddha.

Tant par leur contenu exotique que par la manière originale de raconter, Boccace et Chaucer révolutionnèrent la littérature dans l'Europe chrétienne. Les petites histoires de Pierre Alphonse seront racontées maintes et maintes fois, adaptées et embellies. La version des fables d'Esopé élaborée par Caxton contenait de nombreuses histoires d'Alfonsi, de même que la Gesta Romanorum, qui allait inspirer des générations d'écrivains européens et même contribuer aux intrigues des pièces de Shakespeare et Marlowe. Finalement, le converti a converti ceux qui l'ont converti, à la culture qu'il a délibérément abandonnée.

+ + +

Cependant, la confluence n'est pas nécessairement un processus pacifique consistant à englober l'Autre et à assimiler des impulsions hétérogènes. Nous n'imaginons certainement pas un idéal pacifiste naïf. La confluence n'est pas dépourvue de conflits ; au contraire, la transformation culturelle s'est faite autant par la rencontre pacifique que par les tumultes de la guerre, de l'invasion, de l'esclavage, de l'Inquisition, des pogroms et de l'exil. Les périodes d'intense confluence ne furent pas des utopies de sérénité et de compréhension entre les divers groupes rassemblés au sein d'un même Etat. Prenez l'exemple de la musique noire, le blues, le jazz, le rock, le reggae et tout ce hip hop. Issue de la périphérie de la société, des plantations et des ghettos, cette musique en est venue à dominer la culture blanche américaine. Issue de l'esclavage et de l'apartheid, la musique expressive des opprimés est devenue la plus grande contribution de l'Amérique du Nord à la culture et, ironiquement, un produit parfaitement formaté et commercialisé par les multinationales du divertissement.

La confluence n'implique donc pas une compréhension complète et un échange cohérent. De merveilleuses réalisations culturelles sont nées de méprises et de malentendus entre individus et sociétés. En fait, si l'on devait diffuser une carte des droits fondamentaux de la culture, le droit à l'interprétation

erronée devrait figurer en très bonne place. En particulier en histoire de l'art, l'imagination artistique a souvent été stimulée par des formes stimulées ailleurs, en les soustrayant de leur contexte et en leur donnant une nouvelle signification. A la fin du 19ème et au début du 20ème siècle, les peintres et sculpteurs d'Europe occidentale qui découvrirent un ancien bas relief égyptien, une gravure d'extrême Orient, ou une figurine d'Afrique de l'Ouest, furent enthousiasmés par leur expressivité et par leur façon de styliser les personnages et l'espace. Ils ne comprenaient pas toujours le rituel ou la signification esthétique des artefacts. Cependant, ils en incorporèrent l'essence esthétique et révolutionnèrent leur propre culture. Ainsi, Picasso, Braque et Kirchner ont été dynamisés par la sculpture d'Afrique de l'Ouest et d'Océanie ; Matisse, Klee et Macke trouvèrent un nouveau langage de motifs et de couleurs en Afrique du Nord en en Turquie, et Kandinsky, Mondrian, Malevich étaient nourris de spiritualité asiatique, y compris de yoga et de soufisme. L'art européen moderne est inconcevable sans une profonde immersion de ses maîtres dans les cultures situées au-delà de l'Occident.

A la fin des années 1880, dans une génération antérieure, les jeunes artistes radicaux de Paris qui voulaient se rebeller contre les salons bourgeois de leur époque adoptèrent avec une grande curiosité une culture issue de l'autre côté de la planète, dans un mouvement intitulé Japonisme. Des peintres comme Gauguin et Van Gog admirèrent les gravures de Hokusai et Hiroshige. Ils incorporèrent les personnages compacts, stylisés, positionnés de façon asymétrique dans un espace dépeint superficiellement, avec des diagonales fortes, et avec un coloriage plat et des contours accentués. Les gravures sur bois japonaises, en particulier celles qui représentent le ukiyo-e ou « monde flottant », les quartiers chauds de Tokyo et Kyoto, sont devenues disponibles avec l'ouverture du commerce entre le Japon et l'Europe. Il est intéressant que les gravures japonaises aient elles-mêmes été fortement influencées par les techniques occidentales de perspective, de réduction, d'exagération maniériste, et l'usage de l'ombrage pour suggérer le volume ; ces techniques sont arrivées au Japon d'Europe occidentale en passant par l'Inde et la Chine. Le grand Hokusai (1760-1850), qui étudia attentivement ces techniques occidentales, était profondément intéressé par les mathématiques du visuel, et se tint au courant des derniers développements de la science européenne ; ainsi, son collègue Ryutei Tanehiko note dans son journal de 1810 qu'il a pris des cours auprès de Hokusai sur l'usage d'un instrument mathématique hollandais. Lorsque les œuvres de Hokusai et Hiroshige pénétrèrent en Hollande et en France, elles bouclèrent une boucle et s'introduisirent auprès des tableaux de Monet, Manet, Van Gogh, Gauguin et Cézanne.

La confluence ne dépend pas d'une certaine mobilité des personnes, des idées, des biens et des services, comme elle repose sur la présence de lieux de rencontre, de carrefours, de nœuds où les interactions quotidiennes avec l'Autre est une réalité de la vie, et vous ne pouvez ignorer la différence parce qu'elle vous entoure, vous la vivez, la mangez, la respirez. Elle nécessite un entrelacs de complicité marchande, où chaque partie a besoin de l'autre pour s'accomplir économiquement. Il y a une troisième condition qui consiste en une certaine liberté par rapport aux dogmes suffisants, et un minimum de curiosité et de générosité intellectuelle : un intérêt qui dépasse la quête de gains et d'avantages, pour ce qui n'est pas semblable, partagé, ou façonné de manière identique. En un mot, nous décrivons un système ouvert ; l'exemple typique est une ville portuaire, par exemple l'ancienne Alexandrie.

+ + +

Aujourd'hui, avec l'entrecroisement de stimuli culturels à travers le monde physique et l'Internet, chaque individu est un alexandrien potentiel ; la forme la plus productive d'existence est une existence interculturelle. De telle sorte que, lorsque les chantres de la pureté de la nation, de la religion ou de la civilisation proclament la fin de la société multiculturelle, ils proclament en fait la fin de la culture elle-même. La position de ces chantres est des plus pathétique en Europe : car en fermant les portes d'un système ouvert, ils trahissent les grandes traditions européennes promues par Karl Popper dans ses importants écrits, qu'ils prétendent représenter.

La cité portuaire est l'image archétypique de la confluence : c'est le lieu où le fleuve qui résulte de nombreuses contributions rencontre l'océan. Dans notre époque troublée, le cosmopolitisme et la diversité culturelle sont une condition nécessaire de l'existence, c'est-à-dire être avec les autres, rencontrer l'Autre. En circulant avec confluence, l'individu prend graduellement conscience que l'Autre n'est pas un ennemi, ni un étranger, ni un être dissemblable, et parfois même pas un Autre, mais seulement un miroir des diverses possibilités, la compréhension multiforme de l'existence humaine, les différentes définitions de l'appartenance auxquelles on peut parvenir. Nous devons regarder dans ce miroir pour ne pas nous perdre dans la confusion, mais pour nous percevoir nous-mêmes ainsi que nos choix avec une plus grande clarté.

La « Toile d'Indra » est une image du monde qui illustre magnifiquement cette conception. Chaque nœud de cette toile, où les fils s'entrecroisent, est un individu ; et chacun de ces individus reflète tous les autres autour de lui. Les individus prennent conscience d'eux-mêmes par la relation avec les autres, et non dans le vide d'une suffisance exagérée qui nie les besoins des autres. Lorsque nous nous regardons dans la Toile d'Indra, nous ne sommes pas seulement le moi qui habite notre corps, mais aussi une série de reflets et de possibilités – tous les esprits que nous pourrions savourer, tous les corps par lesquels nous pourrions transiter, toutes les imaginations qui pourraient enrichir la nôtre. La forteresse est parfois un lieu sûr mais finalement, elle vous étouffera : quand vous enfermez les autres dans des ghettos, c'est un ghetto que vous créez pour vous-même. Il est nettement mieux d'être sur les routes des pèlerins et des marchands, des conteurs d'histoires et des troubadours pour y trouver le véritable héritage humain de sagesse : il consiste à comprendre que les cultures ne suscitent pas des conflits mais coulent ensemble et que c'est pour cela qu'il faut rejeter ceux qui attisent nos passions au nom de la différence et nous enrôlent dans la machine de guerre globale.

Adhérer à la confluence c'est renoncer au conflit ; renoncer au conflit c'est adhérer à la confluence.

Basé sur le manuscrit CONFLUENCE par Ranjit Hoskoté et Ilija Trojanow

*Traduction: Bernard Frumer*